

Paul Feyerabend, *Adieu la raison*, 1989.

Cette large distribution du relativisme en fait un sujet difficile à discuter. Différentes cultures mettent l'accent sur différents aspects et les expriment dans les styles les plus appropriés à leurs intérêts. Il existe des versions simples, desquelles nous pouvons tous tirer des leçons, et des versions élaborées, qui s'adressent aux seuls spécialistes. Certaines versions sont fondées sur un sentiment ou une attitude, d'autres ressemblent à des solutions de problèmes mathématiques. Parfois, on ne peut même pas parler de version ; il n'y a que le mot – relativisme – et la réaction qu'il suscite (d'attirance ou de haine mais, en tout cas, toujours vive). Pour faire face à cette abondance, je renoncerais à l'unité suggérée par le seul mot « relativisme » et discuterai plutôt différents points de vue.

[p. 27] Le contact avec des races, des cultures, des coutumes, des points de vue non familiers provoque des réactions différentes. Les gens peuvent être surpris, curieux et désireux d'apprendre ; ils peuvent concevoir du mépris et se targuer d'une supériorité naturelle ; ils peuvent montrer de l'aversion, voire une véritable haine. Comme ils sont équipés d'un cerveau et d'une langue, ils ne sont pas seulement en proie à des sentiments, ils parlent aussi – ils articulent leurs émotions et essaient de les justifier. Le relativisme est l'une des conceptions qui a été engendré par un tel processus. Il représente une tentative pour donner sens au phénomène de la diversité culturelle.

Bruno Latour, 1996, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, Le Seuil (Points Sciences). p. 159-170.

Bruno Latour est à l'origine de la notion de « relativisme relatif » (ou « relationnisme ») qui laisse de côté le relativisme et l'absolutisme. En histoire des sciences, il existe selon lui des « localistes » (qui considèrent que « puisque les modes de production des sciences sont locaux, idiosyncrasiques, manuels et pratiques, leurs produits doivent eux aussi devenir localisés, circonstanciels, pratiques et manuels ») et plus traditionnellement des « universalistes » (qui imaginent que « puisque les produits [sont] universels, abstraits et théoriques, leur mode de production (méthode, cerveau, concepts...) devaient être eux-mêmes universels, abstraits et théoriques »).

Aucun n'arrive toutefois à concevoir des « productions universelles-abstraites-théoriques qui soient elles-mêmes localement fabriquées » Les images scientifiques (image de microscope, courbe projetée sur un moniteur, photo d'une réaction chimique en cours), par exemple, sont à la fois inscrites dans un lieu, scrutées par un œil bien réel ou soumises au bon vouloir d'un instrument de mesure (ce que les universalistes peinent à accepter), et constituent un « prélèvement sur des flux de traces en mouvement » (ce que ne pensent pas les localistes). Il ne sert à rien de chercher un référent extérieur de cette image puisqu'elle n'est qu'un instantané du réseau dans lequel circule la référence ; il s'étend perpétuellement depuis le laboratoire qui a produit cette image jusque dans les revues qui reprennent le cliché ; puis les manuels de sciences naturelles s'en emparent, etc. Les réseaux techniques relient local et global grâce à l'alignement et la discipline des médiateurs qui confèrent à l'opération de prélèvement un sentiment d'immédiateté.

Ulrich Beck, *La société du risque, Sur la voie d'une autre modernité*. Préface de Bruno Latour. Flammarion. Coll. Champs essais, 2001, pp 341 et suiv : Chapitre 7 : Une science au-delà de la vérité et de la rationalité émancipatrice ? Réflexivité et critique de l'évolution scientifico-technique.

Les développements qui vont suivre reposent avant tout sur une constatation précise : autrefois, on devait faire face à des menaces « *externes* » (dieux, nature). Les risques ont aujourd'hui une caractéristique nouvelle : ils s'inscrivent dans une *construction scientifique et politique*, et ce en un triple sens : la science devient *cause (partielle)*, *médium de définition*, et *source de solution* des risques. On voit donc naître de nouveaux marchés pour la scientification. Dans ce mouvement de

balancier entre risques qu'elle a contribué à générer et à définir, et critique publique et sociale de ces mêmes risques, l'évolution scientifico-technique devient *contradictoire*. Nous développerons et préciserons cette perspective en *quatre thèses* :

(1) Si l'on s'en tient à la distinction entre modernisation de la tradition et modernisation de la société industrielle, on peut dégager deux configurations distinctes dans le domaine de la science, de la pratique et de l'opinion publique : scientificisation simple et scientificisation *réflexive*. Dans la première, la science est appliquée au monde « préétabli » de la nature, de l'homme et de la société ; dans la phase réflexive, les sciences sont confrontées à leurs propres produits, à leurs propres insuffisances, aux problèmes qu'elles causent ; elles portent donc sur une *deuxième création, une création civilisationnelle*. La logique évolutive de la première phase repose sur une serni-scientification, une scientificisation *tronquée* dans laquelle les visées de la rationalité scientifique - monopole de la connaissance et rationalité émancipatrice - échappent encore à l'utilisation méthodique du doute scientifique. La seconde phase repose sur une scientificisation *extrême* qui soumet au doute scientifique jusqu'aux fondements intrinsèques et aux conséquences externes de la science elle-même. On obtient donc un *désenchantement double, portant sur la prétention à la vérité et à la logique des Lumières*. Le passage d'une configuration à l'autre s'opère donc bien dans la *continuité* de la scientificisation, mais il entraîne une *transformation radicale* des relations qu'entretient le travail scientifique à l'intérieur et à l'extérieur de son domaine propre.

La scientificisation primaire tire sa dynamique de l'opposition entre tradition et modernité, profanes et experts. Cette délimitation est indispensable à ce double mouvement : généralisation du *doute* à l'intérieur des sciences, et utilisation *autoritaire* des résultats scientifiques dans les rapports des sciences avec l'extérieur. Cette figure d'une foi inébranlée dans la science et le progrès est typique de la modernisation de la société industrielle jusque dans la première moitié du XXe siècle (la certitude allant cependant en déclinant). Dans cette phase, la science est confrontée à une pratique et une opinion publique dont elle peut vaincre les résistances, forte de l'évidence de ses succès, en promettant que l'homme se libérera de contraintes dont le sens lui échappe. À mesure que le modèle *réflexif* prend de l'importance (et l'on perçoit les premiers signes d'une évolution en ce sens dès le début du Xxe siècle, dans l'essor de la sociologie du savoir, dans la critique idéologique, dans le travail épistémologique sur la faillibilité, dans la critique des experts, etc.), la situation change radicalement.

Au moment du passage à l'application pratique, les sciences sont confrontées à leur propre passé et à leur propre présent objectivé : elles sont elles-mêmes le produit et les productrices de la réalité et des problèmes qu'elles doivent analyser et résoudre. Elles ne sont alors plus uniquement la source des solutions aux problèmes, mais aussi et en même temps *la source des problèmes eux-mêmes*. Dans la pratique et la sphère publique, on fait le bilan des victoires, mais aussi celui des défaites des sciences, et on leur renvoie alors dans un miroir l'image de leurs propres promesses non tenues. Il y a de nombreuses raisons à cela : la multiplication des succès semble accroître de façon disproportionnée les risques liés à l'évolution scientifico-technique ; les solutions et les promesses d'émancipation, une fois appliquées dans la pratique, ont révélé leurs aspects problématiques, et ceux-ci deviennent à leur tour objets d'analyses scientifiques intensives ; dans un monde qui est d'ores et déjà découpé scientifiquement et administré professionnellement - le paradoxe est de taille-, les perspectives d'avenir et les opportunités d'expansion de la science dépendent aussi de la critique de la science.

Dans la mesure où *l'essor* de la science, dans une phase où la science s'en prend à la science, présuppose et pratique ce type de *critique* de la science et de la pratique des experts, la civilisation scientifique se soumet à une autocritique médiée par la sphère publique. Cette autocritique ébranle ses fondements et la perception qu'elle a d'elle-même. Elle manifeste face à ses propres fondements et effets une incertitude qui n'a d'égal que le potentiel de risques et de perspectives d'évolution qu'elle déclenche. On assiste donc à la mise en place d'un processus de *démystification* des sciences au cours duquel l'édifice de la science, de la pratique et de la vie publique fait l'objet d'une mutation profonde.

(2) Cette nouvelle configuration entraîne une *disparition du monopole scientifique sur la connaissance*, riche de conséquences : la science devient *de plus en plus nécessaire*, mais *de moins en moins suffisante* à l'élaboration d'une définition socialement établie de la vérité. Cette faillite n'est pas le fruit du hasard. Elle n'est pas non plus imposée aux sciences depuis l'extérieur. Elle est bien plutôt une conséquence du succès et de la différenciation des ambitions scientifiques, le *produit de la réflexivité* de l'évolution scientifico-technique dans le contexte du risque : d'un côté, la science, qui s'en prend à elle-même à l'intérieur comme à l'extérieur, se met à appliquer la force méthodique de son doute à ses propres fondements et à leurs conséquences pratiques. Du même coup, la prétention à la connaissance et à l'établissement de la vérité dans la logique des Lumières recule systématiquement devant le faillibilisme *trionphant*, produit de la méticulosité scientifique. À la saisie de la réalité et de la vérité supposée jusqu'alors viennent se substituer des décisions, des règles, des conventions qui auraient très bien pu être différentes. Le désenchantement s'en prend au désenchanteur et transforme ainsi les conditions du désenchantement.

D'un autre côté, la différenciation de la science entraîne une augmentation du flot désormais insaisissable des résultats de détail soumis à caution, incertains d'eux-mêmes, déconnectés de leur contexte. Les règles de vérification méthodique ne suffisent plus à venir à bout de cette *hypercomplexité* du savoir hypothétique. Les critères de substitution comme la réputation, le type de publication ou le lieu, le cadre institutionnel, etc., ne le peuvent pas non plus. Ainsi, l'incertitude produite systématiquement par la scientificisation finit par affecter aussi le rapport de la science à l'extérieur, et par transformer les destinataires et les utilisateurs des résultats scientifiques dans les domaines de la politique, de l'économie et de l'opinion publique en *coproducteurs actifs* dans le processus social de définition scientifique. Les « objets » de la scientificisation deviennent aussi des « sujets », au sens où ils peuvent et doivent gérer activement des offres d'interprétations scientifiques hétérogènes. Il ne s'agit pas alors uniquement de choisir entre des visées ultraspecialisées et contradictoires ; car on peut également les jouer les unes contre les autres. On doit en tout cas les réagencer selon des combinaisons nouvelles pour obtenir une image globale utile. La scientificisation réflexive ouvre donc aux destinataires et usagers de la science dans la société de *'nouvelles possibilités d'influence et d'action* dans les processus de production et dans l'utilisation des résultats scientifiques. Cette évolution est extrêmement ambivalente : elle permet à la pratique sociale de s'émanciper *de la science par la science* ; dans le même temps, elle *immunise* les idéologies et points de vue d'intérêts socialement institués contre les visées strictement scientifiques, et ouvre la voie à une *féodalisation* de la pratique scientifique instrumentalisée par les intérêts economico-politiques et la « puissance des nouvelles croyances ».

(3) La pierre de touche de l'autonomie critique de la science réside paradoxalement dans l'institution de *tabous de l'immuabilité* qui accompagne le succès des ambitions ; scientifiques : plus la scientificisation avance et plus l'opinion publique prend conscience des situations de menace, plus la pression se fait forte sur le plan politique, et plus la civilisation scientifico-technique risque de se transformer en « société des tabous » scientifiquement élaborés. De plus en plus de secteurs, d'instances, de contextes qui en principe devraient être ouverts à la transformation sont systématiquement exclus de tout changement éventuel par l'évocation des « contraintes objectives », des « contraintes du système », des « dynamiques spécifiques ». Les sciences ne peuvent plus désormais camper sur leur position originelle de « briseurs de tabous » ; elles doivent aussi assumer le rôle adverse, celui de « constructeur de tabous ». Par voie de conséquence, la fonction sociale des sciences oscille entre ouverture et clôture des possibilités d'action, et ces attentes contradictoires venant de l'extérieur entraînent conflits et dissensions internes à la profession.

(4) Cette exigence de transformation généralisée n'épargne pas non plus les *fondements de la rationalité scientifique*. Ce que les hommes ont fait, les hommes peuvent aussi le transformer. C'est la scientificisation réflexive elle-même qui rend visible et problématique l'autotabouisation de la rationalité scientifique. L'hypothèse est la suivante : les « contraintes objectives », les « effets

secondaires latents » qui représentent la « dynamique propre » de l'évolution scientifico-technique sont eux aussi, fabriqués, et donc, par définition, supprimables. Le projet d'émancipation rationnelle de la modernité n'est pas achevé : il a beau s'être incrusté dans la perception dominante que l'on a de la science et de la technologie, il pourrait être transformé par une revivification de la raison, et prolongé en une théorie dynamique de la rationalité scientifique qui exploiterait l'expérience historique et continuerait à évoluer en tirant les leçons de cette expérience.

Ce qui est déterminant quand il s'agit de savoir si la science peut contribuer ainsi à l'autocontrôle de ses risques pratiques, ce n'est pas de savoir si elle déborde le cadre de sa propre sphère d'influence et tente de participer (politiquement) à la mise en place de ses résultats. Ce qui est décisif, c'est plutôt de savoir *quel type de science est susceptible d'intégrer d'emblée à sa démarche les éventuels effets induits prétendument imprévisibles*. La science restera-t-elle engoncée dans l'hyperspécialisation qui est, à l'origine d'effets induits, et qui semble apporter chaque jour la preuve de leur caractère « inévitable », ou saura-t-elle trouver et développer une capacité nouvelle à la *spécialisation sur le lien* ; saura-t-on renouer avec la *capacité d'apprentissage* dans le rapport aux effets pratiques, ou continuera-t-on à refuser de les voir, et à créer, ainsi des *situations irréversibles* qui reposent sur le *présupposé de l'infailibilité* ; dans quelle mesure les *tabous pratiques* des risques « imputables à la civilisation » seront-ils forgés ou brisés scientifiquement par toutes les variables et les causes évoquées ici ; en d'autres termes, les risques et les menaces seront-ils interprétés de façon méthodico-concrète, déployés scientifiquement, ou banalisés et occultés ? [...]

Plaidoyer pour une théorie de l'apprentissage et la rationalité scientifique

Rationalité et irrationalité de la science n'ont jamais été une simple question de présent et de passé, elles impliquent toujours *le futur possible*. Nous pouvons tirer enseignement de nos erreurs, en d'autres termes : une *autre science* est toujours possible. Pas seulement une autre théorie, mais une autre *théorie de la connaissance*, un autre rapport entre théorie et pratique, et une autre *pratique* de ce rapport. S'il est vrai que le présent n'est jamais qu'une hypothèse que nous n'avons pas encore dépassée, alors nous en sommes aujourd'hui à la contre-hypothèse. Les « pierres de touche » de ce type d'entreprise sont d'une évidence qui se passe de discours : le projet de la modernité a besoin des premiers secours. Il menace de mourir étouffé par ses propres anomalies. La science sous sa forme actuelle en est une.

Nous avons besoin d'une théorie des contraintes objectives de l'activité scientifique qui place au centre de ses préoccupations la *production* de contraintes objectives et d'effets induits imprévisibles » par l'activité scientifico-technique elle-même. Pour parvenir à éviter, à éliminer le fatalisme des conséquences, il nous faudra chercher aussi dans le cadre de l'action, dans la façon dont les sciences s'appréhendent elles-mêmes. Ce n'est pas *en aval* de la pratique scientifique, mais *en elle* - dans ce qu'elle considère comme remarquable, et ce qui ne retient pas son attention, dans la façon dont elle pose les questions, lance les « filets » de ses hypothèses causales, décide de la validité de ses suppositions, et dans ce qu'elle néglige et passe sous silence - que l'on trouvera des points d'appui nous permettant de déterminer comment l'imprévisibilité des conséquences est produite, et comment on peut l'éviter. Il nous faut en quelque sorte installer *un volant et des freins* ; dans « ce bolide sans direction » lancé à plein régime, et chargé d'explosifs, qu'est l'évolution scientifico-technique, en modifiant la façon dont les sciences s'appréhendent, et en transformant leur configuration politique. Que cela est par définition possible, les réflexions précédentes devraient l'illustrer plutôt que le prouver. On y discerne tout au moins sous forme d'esquisse les impératifs qui sous-tendent cette conception : il faut penser la science comme (co-)productrice des contraintes objectives, dont naît l'incertitude qui devient générale. Elle doit rompre avec cette incertitude en transformant son approche d'elle-même de façon à influencer sur la pratique. Il reste un espoir : la raison réduite au silence dans la science pourrait être, activée, mobilisée contre elle. *La science peut se transformer elle-même* et renouer avec la rationalité émancipatrice sur le plan théorique et pratique, en opérant une critique de la façon qu'elle a eu de s'appréhender.

Pour satisfaire à cette exigence, il existe une question déterminante : sera-t-il possible - et de quelle manière - de *rectifier la direction que la science a prise vers la conventionalisation* - qu'il s'agisse de production de données ou de « gymnastique théorique sur des branches: sémantiques » (R. Mayntz) -, sera-t-on capable de se fonder sur l'état de la réflexion méthodologique et de l'autocritique engagée par le travail scientifique pour rattacher ce travail à la *réalité* selon des modalités nouvelles qui restent à inventer ? Si l'on garde à l'esprit les arguments ici développés, cela signifie certainement que l'élaboration de liens théoriques est cruciale pour le potentiel d'autonomie critique et le potentiel pratique des sciences. Mais cela signifie aussi qu'il faut justement partir d'une approche théorique et historique pour penser et déterminer ce qu'est l'empirie. En l'état actuel d'incertitude scientifiquement produite, nous ne pouvons continuer à présupposer ce qu'« est » l'empirie, il nous faut l'établir sur le plan théorique. L'hypothèse est la suivante : seule une *théorie de l'empirie* permettra de reconnecter la puissance spéculative de la pensée à la « réalité », elle seule permettra de redéfinir et de délimiter les rôles complémentaires de la théorie et de l'empirie dans leurs oppositions et leur complémentarité.

Les sciences sociales peuvent apporter leur contribution à cette entreprise. Ce serait à elles d'aiguillonner les sciences afin qu'elles se libèrent de leur destin d'immaturité et d'aveuglement face au risque dont elles sont seules responsables. Nulle part on ne trouve de recette brevetée de conseil en ce sens. Dans le cas des sciences sociales, il existe au moins une question directrice : comment connecter théorie de la société et expérience de la société de façon à réduire le spectre des effets secondaires non perçus, et à permettre à la sociologie - malgré l'émiettement en domaines de travail spécifiques - de contribuer à la *spécialisation scientifique sur le lien* (soit, en réalité, à son objectif originel) ?

On est à la recherche d'une « théorie de l'apprentissage » de la rationalité scientifique qui considère cette dernière comme modifiable dans la confrontation avec les menaces qu'elle produit. Contrairement à l'épistémologie analytique, qui suppose la rationalité de la science dans son état historique à un moment déterminé, et tente de la reconstituer, la prétention de connaissance de la science devient ici un *projet portant sur l'avenir*, que l'on ne peut ni réfuter ni forger à partir des formes du présent. De même que la réfutation de la mécanique newtonienne n'a pas mis fin à la physique, apporter la preuve de l'irrationalité de la pratique scientifique dominante n'est pas mettre fin à la science. La condition d'une telle entreprise est de transposer la faculté de critique et d'apprentissage transmise dans la pratique scientifique aux fondements de la connaissance et à l'utilisation des connaissances. On élèverait du même coup la réflexivité *factuellement latente* du processus de modernisation jusqu'à la conscience scientifique. Mais lorsque la modernisation s'en prend à la modernisation, le terme finit par changer de sens. Lorsque la modernisation s'applique à elle-même sur le plan social et politique, l'intérêt porté à la disponibilité qui est ainsi propagé perd sa saisie technique et prend la forme d'une « autodomination ». Au milieu du tumulte des contradictions et des nouveaux conflits de croyance, on voit peut-être surgir une *opportunité* d'autoneutralisation et d'autotransformation pratique de la « nature secondaire » scienfico-technique, de ses formes de pensée et de travail.

Umberto Eco, « Science, technologie et magie » Discours prononcé à Rome en novembre 2002, Publié dans la *Repubblica*.

« Les hommes d'aujourd'hui, non seulement espèrent mais attendent tout de la technologie et ne distinguent pas entre technologie destructrice et technologie productrice. L'enfant qui joue à Star Wars sur l'ordinateur, qui se sert du portable comme d'un appendice naturel des trompes d'Eustache ou lance son Chat sur Internet, vit dans la technologie et ne conçoit pas que puisse exister un monde différent, un monde sans ordinateur et même sans téléphone.

Mais il n'en va pas de même s'agissant de la science. Les mass media confondent l'image de la science avec celle de la technologie et transmettent cette confusion à leurs utilisateurs qui tiennent pour scientifique tout ce qui est technologique, ignorant en effet quelle est la dimension propre de la

science, dont la technologie est certainement une application et une conséquence, mais certes pas la substance première.

La technologie est ce qui donne tout, tout de suite, alors que la science procède lentement.

[...] Cette accoutumance à la technologie n'a rien à voir avec l'habitude de la science. Elle a plutôt à voir avec l'éternel recours à la magie.

[...] La magie ignore la longue chaîne des causes et des effets et surtout, ne se soucie pas d'établir, par de multiples contrôles, s'il y a un rapport entre cause et effet.

[...] Or, ce qui apparaît de la science à travers les mass media, ce n'est que son aspect magique, quand elle transparaît. Et, quand elle transparaît, c'est parce qu'elle promet une technologie miraculeuse. »

Élisabeth Tessier, *Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination/rejet dans les sociétés postmodernes*, Thèse de Doctorat en sociologie, La Sorbonne, Paris. Résumé.

« Le pivot et le cœur de l'astrologie, miroir d'une unicité profonde de l'univers, rappellent *unus mundis* des Anciens, où le cosmos est considéré comme un grand Tout indivisible. Avec le rationalisme et ses Lumières, la scission se fit entre cœur, âme et esprit, entre raison et sensibilité. Un schisme socioculturel qui allait de pair avec une dualité dans laquelle s'inscrit encore notre culture occidentale, malgré le changement de paradigme apparu ces dernières années. [...]

Cependant, un nouveau paradigme est générateur d'un intérêt croissant pour les astres, et ce, nonobstant un rejet rémanent qui perdure, lié essentiellement à la confusion et à l'amalgame fait autour des pratiques telles que voyance, tarots et autres. Par rapport à notre vécu, élément fondamental au regard d'une sociologie compréhensive, weberienne ou simmélienne, nous avons voulu privilégier le phénomène des médias, reflet du donné social, vu notre expérience en ce domaine depuis plus de vingt ans, dans et hors de l'Hexagone. [...] nous avons tenté d'analyser cette ambivalence de fait entre attraction et rejet ; mais aussi de définir, à l'aide d'un constat sociétal, quelle peut être la situation épistémologique de l'astrologie aujourd'hui. [...]

Un tel dialogue [entre scientifiques et astrologues] ne pourra toutefois s'établir qu'autour d'une pensée complexe, celle qui régit le Nouvel Esprit Scientifique, mais aussi le paradigme astrologique – songeons à A. Breton parlant du jeu multidialectique que l'astrologie nécessite. Cette ouverture, cet assouplissement de l'esprit, nous les avons pour notre part largement pratiqués " sur un plan empirique jusqu'à en devenir monomaniacque - ou plutôt métanoïaque (Pareto)¹. »

Noam Chomsky, N. Baillargeon et D. Barsamian, *Entretiens avec Chomsky*, Éditions Écosociété, Montréal, 2002, p. 45-46

« Les intellectuels ont un problème : ils doivent justifier leur existence. Or il y a peu de choses concernant le monde qui sont comprises. La plupart des choses qui sont comprises, à part peut-être certains secteurs de la physique, peuvent être exprimées à l'aide de mots très simples et dans des phrases très courtes. Mais si vous faites cela, vous ne devenez pas célèbre, vous n'obtenez pas d'emploi, les gens ne révèrent pas vos écrits. Il y a là un défi pour les intellectuels. Il s'agira de prendre ce qui est plutôt simple et de le faire passer pour très compliqué et très profond. Les groupes d'intellectuels interagissent comme cela. Ils se parlent entre eux, et le reste du monde est supposé les admirer, les traiter avec respect, etc. Mais traduisez en langage simple ce qu'ils disent et vous trouverez bien souvent ou bien rien du tout, ou bien des truismes, ou bien des absurdités. »

1 On pourra consulter tous les documents liés à l'affaire de la « Thèse » de l'astrologue préférée de l'ancien président Mitterrand, sur le site de l'Association française pour l'information scientifique : <http://site.afis.free.fr/phpteissier/frames.php3>.